

Georg Lukács

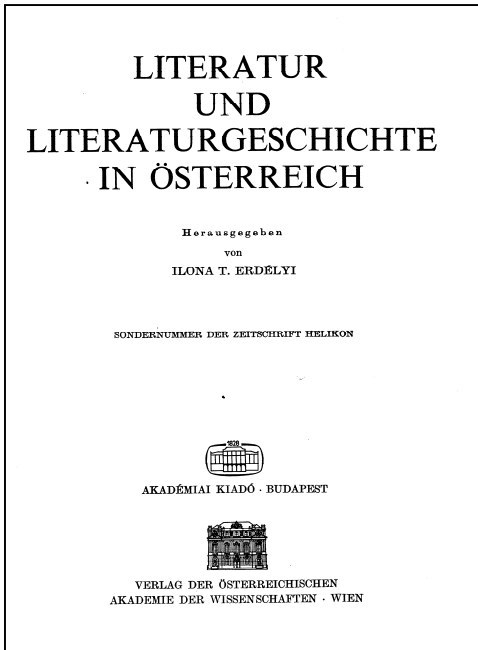
*La danse macabre des  
visions du monde.*

1933

Traduction de Jean-Pierre Morbois

Le texte que nous vous présentons est la traduction de l'essai de Georg Lukács sur Robert Musil :

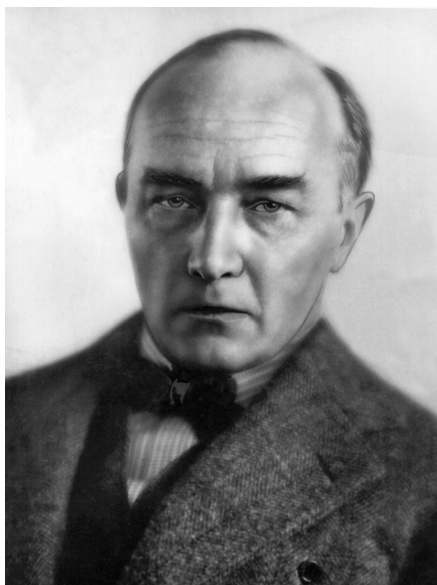
*Totentanz der Weltanschauungen* (1933).



Il a été publié pour la première fois, en 1976, à l'initiative des Archives Lukács de Budapest, dans un numéro la revue hongroise *Helikon*, consacré à l'histoire de la littérature en Autriche, puis en allemand dans une publication conjointe des éditions de l'académie hongroise des sciences, Akadémiai Kiadó et de l'académie autrichienne des sciences, de ce même numéro,

Nous le faisons précéder d'une présentation de Béla Köpeczi, rédigée pour ce numéro de la revue *Helikon*.

On trouvera en annexe des extraits de lettres de Georg Lukács à Cesare Cases.<sup>1</sup>



**Robert Musil** (1880-1942)

Ingénieur, écrivain, essayiste et dramaturge autrichien, surtout connu pour son premier roman *Les Désarrois de l'élève Törless* (1906) et pour son roman inachevé *L'Homme sans qualités* (2 tomes, 1930-1933).

<sup>1</sup> Cesare Cases (1920-2005) critique littéraire, germaniste, italien.

*Georg Lukács sur Robert Musil.*

Par Béla Köpeczi (Budapest)

En 1933, Georg Lukacs a écrit un essai sous le titre : *Grand Hôtel de l'abîme*.<sup>2</sup> Dans cet essai, il étudie l'attitude idéologique de l'intelligentsia à l'époque de l'approfondissement de la crise du capitalisme et de l'essor du fascisme, et il énumère les différentes formes d'attitude de l'intelligentsia, qui vont du rapprochement de la classe ouvrière au désespoir le plus profond et à l'apologie de l'ordre existant. En exergue, il est cité un extrait du *Manifeste Communiste* sur le processus de déclin de la classe dirigeante, et sur les tendances principales de ce processus, et ensuite, on lit le poème *Die Maske* de Stefan George, dans lequel s'exprime la distanciation mystique. Dans la première partie, Georg Lukács analyse l'attitude oppositionnelle, anticapitaliste, et cependant tolérée par le capitalisme, qui allie le scepticisme relativiste de l'élite intellectuelle à une mythologie religieuse. La deuxième partie, sous le titre *La danse macabre des visions du monde*, traite du travail de

---

<sup>2</sup> Cet article figure dans le recueil *Revolutionäres Denken – Georg Lukács Eine Einführung in Leben und Werk*, [Pensée révolutionnaire – Georg Lukács, une introduction à sa vie et son œuvre] édité par Frank Benseler, Darmstadt & Neuwied, Luchterhand, 1984, pp. 179-196.

La métaphore du *Grand Hôtel de l'Abîme* revient plus tard chez Lukacs : on peut lire dans l'avant-propos de 1962 à *La Théorie du Roman* [Paris, Tel Gallimard, 1989, pp. 17-18] : « Bien des écrivains qui occupent une place important dans l'intelligentsia allemande – y compris Adorno – se sont installés dans ce "Grand Hôtel de l'Abîme" que j'ai décrit ailleurs à propos de Schopenhauer : "C'est un hôtel pourvu de tout le confort moderne, mais suspendu aux abords de l'abîme, du néant, de l'absurde. Le spectacle quotidien de l'abîme, situé entre la qualité de la cuisine et les distractions artistiques, ne peut que rehausser la plaisir que trouvent les pensionnaires à ce confort raffiné." » [La destruction de la Raison, trad. Stanislas George, André Gisselbrecht et Édouard Pfrimmer, Paris, L'Arche, 1958, t. 1, p. 212].

Robert Musil, sur la base de son roman *L'homme sans qualités*<sup>3</sup> paru chez Rohwolt dans les années 1930-1933. C'est cette partie de l'essai qui est publiée ici. (À notre connaissance, le manuscrit n'a encore donné lieu, nulle part, à aucune publication).

Nous publions également quelques extraits des lettres écrites le 15 mai 1964 et le 15 août 1964 à l'éminent germaniste italien Cesare Cases qui traitent également du problème Musil. Georg Lukács a lu le livre de Cases *Note di letteratura tedesca*<sup>4</sup> et c'est en rapport à cela qu'il revient sur la question du romancier autrichien.

Nous sommes reconnaissants de l'amabilité avec laquelle les Archives et la Bibliothèque Georg Lukács de l'Académie Hongroise des Sciences a mis ces documents à notre disposition.



---

<sup>3</sup> Robert Musil, *L'homme sans qualités*, trad. Philippe Jaccottet, Paris, Le Seuil, Points, 1982. 2 tomes.

<sup>4</sup> Cesare Cases, *Saggi e note di letteratura tedesca*, [Essais et notes sur la littérature allemande] Torino: Einaudi, 1963;

*La danse macabre des visions du monde.*

Dans tout ce que nous disons,  
nous sommes trop loin de  
compte ! <sup>5</sup>

Robert Musil

Le grand roman de Robert Musil, inachevé jusqu'à présent, <sup>6</sup> est un paradigme de l'idéologie, jusqu'ici analysée de manière générale, de l'élite intellectuelle en Allemagne, à savoir cette partie de l'intelligentsia qui n'a pas l'intention – tout au moins consciemment – de faire des concessions à la fascisation générale de la vie intellectuelle en Allemagne. Sa carrière d'écrivain ne montre aucune concession au goût du grand public, aux courants à la mode dominants. Il a toujours été convaincu d'être un écrivain pour l'élite, pour les *happy few* stendhaliens. Il raille toujours, de la manière intellectuelle et littéraire qui lui est propre, et que nous allons bientôt apprendre à connaître, la plupart des tendances dominantes dans l'intelligentsia, dans la littérature moderne. Et sur le plan stylistique aussi, il s'est toujours situé en opposition à ses contemporains : il n'a pas participé à la confusion impressionniste, ni au maniérisme expressionniste de la prose allemande ; il écrit dans un style appris des classiques, clair, équilibré, d'une transparence presque scientifique en dépit de la grande expressivité de ses images et descriptions. C'est aussi pourquoi il n'est jamais devenu populaire. Mais en même temps, et en particulier depuis son dernier roman, il est devenu une célébrité « ésotérique » pour les particulièrement initiés, pour l'avant-garde spirituelle de l'intelligentsia de gauche des années précédant la prise du pouvoir par Hitler.

---

<sup>5</sup> Robert Musil, *L'homme sans qualités*, op. cit., t. 2, chap. 11, p. 97.

<sup>6</sup> Les deux premiers tomes du roman sont parus chez Rowohlt à Berlin en 1930 et 1933.

La scientificité de son style n'a rien de superficiel. Musil se distingue de la plupart de ses contemporains et compagnons de classe sociale par le fait qu'il ne participe pas au mépris de la philosophie de la vie pour la raison, générale sous l'impérialisme et constamment croissante dans la période de fascisation. Il ne veut rien accepter d'indémontrable ; il veut toujours avoir un sol ferme sous ses pieds ; il est rationaliste. La particularité de la thématique littéraire ainsi que de la méthode créatrice de Musil réside cependant en ce qu'avec cette conception du monde, avec cette méthode, il aborde les problèmes spirituels de l'élite intellectuelle d'aujourd'hui. Avec les méthodes d'une science exacte telle qu'il la comprend, il veut vérifier quelle cohérence interne, quel contenu de vérité possèdent ces problèmes spirituels. Il est donc un expérimentateur précis, un ingénieur qui rationalise les émotions spirituelles raffinées de l'élite intellectuelle contemporaine. Rien n'échappe à sa critique acérée, il ne considère rien comme si sacré et indémontrable qu'il ne puisse le soumettre à l'analyse la plus précise.

Toutefois, ce radicalisme intellectuel qui ne prétend s'arrêter devant rien s'arrête précisément devant les questions fondamentales. Cela veut dire que Musil accepte cet objet de sa recherche comme un fait, sans examen. Il ne lui vient absolument pas à l'esprit de s'interroger sur quel terreau réel ont pu naître ces émotions qu'il analyse. Elles sont là, dans des individus vivants, et sont de ce fait pour lui à prendre comme des faits, à analyser comme des faits. Ce n'est pas comme s'il succombait par là à un vulgaire empirisme. De manière précise, il compare ces faits entre eux, il dégage de manière pénétrante ce qu'il y a de commun, de typique, même dans des phénomènes apparemment distants les uns des autres. Oui, comme nous le verrons, il ne lui vient pas un instant à l'esprit que ces phénomènes spirituels sont en lien

avec le monde socio-économique, qu'entre l'attitude spirituelle et les actions sociales d'un homme, il y a des relations paradoxales et cependant typiques. Mais tout cela se déroule pour lui dans le domaine de l'âme. Ce qu'il cherche n'est donc pas la découverte de la genèse réelle de ces phénomènes, pas leur origine véritable dans leurs causes effectives, mais une *exactitude immanente et un fondement des émotions spirituelles*. Il part de l'« authenticité » des expériences spirituelles de la vie intime de l'homme de notre temps, analyse avec une critique acerbe tout ce qui recèle une contradiction interne, un mensonge conscient ou inconscient. Mais cette critique est purement immanente. Elle veut donner un fondement exact aux mêmes contenus et formes de la vie spirituelle, elle veut, *dans* cette vie spirituelle trouver un fondement solide pour ces mêmes ou très semblables sentiments, expériences, idées, actions. Il dit de son héros à la fin de la partie déjà publiée : « Ulrich savait que, réellement, c'était encore peu clair. Il ne concevait ni une "vie de chercheur", ni une vie "à la lumière de la science", mais une "quête du sentiment", analogue à la quête de la vérité, sauf qu'il ne s'agissait pas de vérité. »<sup>7</sup> Et tout à fait dans le même esprit, le héros dit dans une « conversation sacrée » avec sa sœur sur le but de ses recherches, de sa vie : « Je m'instruis des voies de la sainteté... Il n'y a pas de quoi rire... Je ne suis pas pieux ; j'examine la voie de la sainteté en me demandant si l'on pourrait y circuler en automobile ! »<sup>8</sup>

Musil représente donc là une nuance particulière de l'athéisme religieux. Les contenus immédiats des vieilles religions ne sont plus pour lui, de même que pour la plupart des meilleurs représentants de sa couche sociale, à prendre

---

<sup>7</sup> Robert Musil, *L'homme sans qualités*, op. cit., t. 2, chap. 38, p. 420.

<sup>8</sup> Ibidem, t. 2, chap. 1, p. 99.

au sérieux. En revanche, de même que la plupart de ceux de sa couche sociale, il a une expérience très vive de la manière dont la vie intime de l'homme d'aujourd'hui, (que Musil, dans une naïveté inconsciente, identifie le plus souvent avec l'intellectuel) est devenue inconsistante, confuse, insincère, et dont la morale des vieilles religions a donné à cette vie intime une si grande solidité. Il s'agit donc pour l'intellectuel démoralisé de sa nostalgie romantique habituelle de la religion. C'est une réaction immédiate, spontanée et non analysée ultérieurement, de cette couche sociale à la décadence idéologique dans la période de déclin du capitalisme, qui évidemment se montre ici de façon directe et spontanée dans le domaine de l'idéologie, principalement dans celui de la morale. Les phénomènes consécutifs au déclin du capitalisme vont être vécus avec une grande violence, ses causes restent inconnues, et c'est pourquoi la réaction spontanée est une fuite dans l'idéologie du précapitalisme. C'est donc, d'un point de vue social, le même phénomène que l'assaut spontané des petits commerçants contre les grands magasins. Et malgré toute la différence de niveau intellectuel de l'argumentation, le contenu social, le niveau de compréhension des causes sociales de la situation de leur propre classe décomposée par le capitalisme, sont les mêmes. Certes, le cas se présente un peu différemment chez Musil que chez la plupart de ses contemporains et compagnons de classe sociale qui, face à la décomposition de l'idéologie bourgeoise dans la crise générale du capitalisme, se réfugient la tête la première dans les vieilles religions ou dans les nouveaux mythes du mouvement général de fascisation. Mais la fuite est aussi là chez Musil. Sauf qu'il ne veut pas – en intellectuel qui se bat avec une honnêteté subjective – quitter le sol idéologique mouvant sans trouver, avec sa méthode d'ingénieur qui



mesure des émotions les plus subtiles, un sol ferme, un pont qui résiste à toutes les épreuves de matériau et de charge. Son héros, qui lui est très largement identique, étudie donc avec le même zèle les vieilles expériences « religieuses » des saints et des prophètes, que ces contemporains qui acceptent aveuglément le mysticisme religieux. Il en tire, tout comme eux, des prescriptions morales, des lignes de conduite morales pour la critique du présent. Sauf qu'il soupire avec scepticisme : « On ne regrettera jamais assez que les maîtres des sciences exactes n'aient pas de visions ! »<sup>9</sup> Jusque-là, tant que ces questions ne sont pas éclaircies, tant que la « voie de la sainteté » n'est pas construite si solidement qu'on puisse y circuler en voiture, Musil et son héros restent suspendus dans un état tout relativiste et radicalement sceptique.

Mais ce scepticisme de Musil est un scepticisme combatif, un scepticisme satirique. Il méprise profondément les intellectuels modernes qui, avec légèreté, sans éprouver sa capacité de résistance, construisent un pont entre la religion et les besoins de l'homme moderne, qui, à partir de la débauche de sentiments, ou même d'objectifs égoïstes, mensongers, ou illusoire, pratiquent un amalgame impur et inexact de religion et de science, de religion et de besoins humains contemporains. Sa haine très profonde – et c'est là que se manifeste l'honnêteté subjective de sa pensée inconsciemment anticapitaliste – se focalise sur ces types qui utilisent cet amalgame de sentiments et d'idées pour faire l'apologie du système actuel, pour la « synthèse » des affaires et de l'âme, du capitalisme et de la religion. Musil dépeint ce type dans son roman en empruntant pour son monde d'idées et son destin apparent les traits facilement reconnaissable de Walter Rathenau, comme un « roi-

---

<sup>9</sup> Ibidem, t. 2, chap. 12, p. 104.

marchand »<sup>10</sup> qui veut allier en une unité harmonieuse « commerce et idéalisme », « idée et puissance », « âme et économie ». Musil voit bien clairement que la base d'une telle synthèse dans la vision du monde est dans la vie la séparation précise. Il dit d'Arnheim (c'est ainsi que s'appelle la figure de Rathenau dans son roman) : « Lorsqu'il était assis dans son bureau directorial à contrôler un calcul de rendement, il eût rougi de penser autrement qu'en technicien et en homme d'affaires ; mais aussitôt que l'argent de sa firme n'était plus en jeu, il eût rougi de ne plus penser de la façon contraire, et de ne pas proclamer qu'il fallait donner à l'homme la possibilité de s'élever autrement que par les chemins sans issue de la régularité, des prescriptions, des normes et autres choses semblables, dont les résultats sont parfaitement dépourvus d'intériorité et profondément superficiels. Il n'y a pas de doute que cet autre chemin est ce que l'on nomme la religion. Arnheim avait écrit plusieurs livres sur ce thème. »<sup>11</sup>

Cette religion est donc pour Arnheim-Rathenau un moyen privilégié d'atteindre personnellement une renommée littéraire mondiale, de briller en tant qu'homme mondialement célèbre dans tous les salons en Europe, et en même temps d'utiliser l'éclat de ces relations pour une diplomatie commerciale de grande ampleur. La perspicacité satirique de Musil, qui éclaire ici le rapport entre irrationalisme fasciste impérialiste et affaires dans le capitalisme de monopole, montre cependant qu'il se limite à la pure sphère idéologique dès lors qu'il abandonne le domaine des pures, des justes observations. Sa satire ne vise en effet pas les beaux-esprits parasites du capitalisme de monopole réactionnaire pourrissant, mais le manque

---

<sup>10</sup> Ibidem, t. 1, chap. 86, p. 465.

<sup>11</sup> Ibidem, t. 1, chap. 106, p. 610.

d'« honnêteté intellectuelle » d'Arnheim ; ce qu'il déteste en lui, ce n'est pas l'exploiteur, l'apologète du capitalisme, il ne méprise que sa confusion d'idées et de sentiments, la bassesse de ses principes moraux. Malgré tout, il y a cependant là une satire réussie, par endroits brillante. Musil donne différents gros plans de ce personnage qu'il a créé. Il le montre entre autres dans un dialogue solitaire avec Dieu et le fait s'exprimer ainsi sur la meilleure organisation du monde : « "Le capitalisme, en tant qu'organisation de l'égoïsme selon la hiérarchie des capacités de s'enrichir est l'ordre le plus parfait et cependant le plus humain que nous ayons pu constituer à Ta gloire, l'activité humaine ne comporte pas de mesure plus précise !" Et Arnheim aurait conseillé au Seigneur d'organiser le Règne Millénaire <sup>12</sup> sur des principes commerciaux et d'en confier l'administration à un grand homme d'affaires, à condition bien sûr qu'il disposât d'une vaste culture philosophique. » <sup>13</sup> La satire de Musil sur ce type – en dépit de ses limites que nous avons mises en évidence – trouve une pertinence subtile et une vivacité du fait que non seulement il décrit la séparation des affaires et de l'âme dans la vie, et la prééminence de l'âme dans la pensée, mais il démontre en même temps, encore et encore, comment dans les sentiments, les actions, dans les idées sublimes d'Arnheim, les calculs capitalistes montrent toujours et encore leur nez derrière la manteau métaphysique dont ils se couvrent. C'est ainsi qu'il fait dire à Arnheim après une grande tragédie amoureuse : « Un homme conscient de ses responsabilités..., même lorsqu'il donne son âme, ne doit jamais sacrifier que les intérêts, en aucun cas le capital !... » <sup>14</sup>

---

<sup>12</sup> *Das tausendjährige Reich: Règne millénaire du Christ*, Ap. 20.

<sup>13</sup> Robert Musil, *L'homme sans qualités*, t. 1, chap. 106, p. 608-609.

<sup>14</sup> Ibidem, t. 1, chap. 106, p. 612.

Ces deux personnages, dont les entrecroisements intellectuels constituent une part importante du roman de Musil, sont intégrés dans une intrigue dont l'invention montre également les qualités satiriques non négligeables de Musil. Le roman se déroule dans les dernières années de l'avant-guerre, et décrit les sommités intellectuelles de la plus haute société autrichienne. Le contenu de l'intrigue est donc une grande « action patriotique » qui, projetée par des aristocrates autrichiens, va être menée à bien par la haute bureaucratie et l'intelligentsia. L'action consiste à devoir préparer une grande fête nationale pour le prochain jubilé des soixante-dix ans de règne de l'empereur François-Joseph I<sup>er</sup>. Chacun s'enthousiasme pour cette « grande idée ». Il s'agit seulement de trouver une idée concrète, un contenu concret pour cette action. Et c'est alors que vibrent tous les types de l'élite intellectuelle autrichienne, chacun vient avec ses propositions « d'une extrême inventivité » ou « particulièrement profondes », toutes ces propositions vont être étudiées à fond, avec esprit et profondeur, au plus haut niveau de l'intelligence moderne – et toujours et encore, il va être décidé que provisoirement, aucune décision définitive ne peut encore être prise, et que pour élaborer la décision, il faut désigner un comité spécial, il faut faire une préparation particulière. Chacun dit que l'« idée centrale » doit naître tout de suite, mais personne ne peut dire ce que doit précisément être cette idée. Chacun dit qu'il faut que quelque chose ait lieu tout de suite, mais personne ne peut dire ce qui doit précisément se produire.

On voit la puissance satirique de l'invention de cette intrigue principale dans le fait que Musil est à même de faire défiler tous les cercles de la plus haute société intellectuelle, du clergé en passant par la haute bureaucratie jusqu'aux gens de lettres en professeurs d'université, que toutes ces sommités

de l'intelligentsia bourgeoise mettent à l'eau dans chaque discussion toute l'armada de leurs visions du monde, que des joutes intellectuelles de très haut niveau vont être menées sur toutes les questions qui intéressent les intellectuels – et que malgré tout cela, il n'en sort absolument rien. Déjà le contraste entre le grand déploiement intellectuel et le caractère bureaucratique courtisan dérisoire de ses résultats produit de forts effets satiriques. Cet effet se trouve encore accru par le contraste entre le sérieux des efforts intellectuels et l'improductivité totale de ses résultats. L'« impuissance de l'esprit » sur laquelle Max Scheler<sup>15</sup> a écrit dans l'après-guerre des développements qui ont eu de grands retentissements, l'impuissance de l'esprit intellectuel bourgeois devant les problèmes les plus simples de la réalité pratique n'a probablement jamais été représentée avec autant d'efficacité dans un roman récent. Musil paraît en effet se situer intellectuellement au-dessus de tous ses personnages. Il est à même de trouver, pour chaque nuance idéologique de l'intelligentsia bourgeoise d'aujourd'hui, sa forme d'expression la plus élevée, tant au plan des idées qu'à celui des sentiments : et à dire vrai de telle manière qu'à cette occasion, non seulement la tendance idéologique concernée soit exprimée de manière adéquate, mais aussi sa dialectique immanente se trouve en même temps éclairée par la satire : aussi bien ses contradictions internes que ses contradictions par rapport au réel se font crûment jour. Autour de l'« action patriotique », ridicule à la fois apparemment comme intrinsèquement, se déroule véritablement une danse macabre des visions du monde bourgeoises modernes. Chaque nuance des visions du monde se pourchasse elle-même ainsi que ses adversaires en une ronde sérieuse ironique vers la mort, elle découvre impitoyablement sa

---

<sup>15</sup> Max **Scheler** (1874-1928), philosophe et sociologue allemand.

propre vacuité, son absence de contenu, son insincérité intrinsèque, et celles de ses adversaires.

Le ridicule grotesque de cette danse macabre est encore accentué par le fait que tous les participants font intervenir dans cette action tous leurs intérêts tant privés que d'affaires. Le « roi-marchand » Arnheim fait dans les salons les conférences les plus brillantes sur le règne de l'âme, afin, grâce à l'action, derrière le paravent de l'action, d'acquérir pour sa firme les champs pétrolifères de Galicie<sup>16</sup> et d'obtenir certaines commandes du ministère de la guerre. Un général bien éduqué du ministère de la guerre prend part avec zèle et balourdise à toutes les discussions, s'efforce d'être au clair avec les diverses orientations de l'esprit civil,<sup>17</sup> mais il utilise en même temps toute l'action pour un soutien social aux demandes de budget pour l'artillerie du ministère de la guerre. Et l'aristocrate conservateur qui avait eu l'idée de toute l'action, l'utilise à nouveau pour abattre par des intrigues de cour le ministre de l'intérieur qui lui est antipathique. Et autour de ces intrigues de grande ampleur gravitent une foule de petites intrigues carriéristes et amoureuses. Le grand bûcher des visions du monde sert pratiquement à faire cuire des tambouilles privées.

Si elle allait aussi loin, la critique sociale et idéologique de Musil serait intéressante, courageuse et belle. Mais cette limite invisible dont nous avons parlé en détail plus haut se montre partout et brise précisément l'élan décisif de chaque avancée satirique. Cette limite n'est pas chez Musil le résultat d'un compromis, mais la limite de sa conception bornée du monde. Il ironise âprement sur l'Autriche de l'avant-guerre, et sa satire s'étend de ce fait à toutes les

---

<sup>16</sup> **Galicie** : province de l'Empire d'Autriche formée des territoires polonais annexés lors du premier partage de la Pologne.

<sup>17</sup> Robert Musil, *L'homme sans qualités*, op. cit., t. 1, chap. 85, p. 442.

questions d'actualité de l'intelligentsia allemande dans la période de fascisation. Mais cette ironie est l'humour de quelqu'un qui est au milieu des choses, d'un homme dont l'horizon ne va pas plus loin non plus que celui de ceux qu'il raille. Il ironise par exemple sur le dilettantisme politique de son aristocrate sur la question nationale en Autriche. Mais lorsque comme auteur, il veut opposer à ces fantaisies de dilettante le véritable état de fait, il ne sort que des lieux communs, formulés ironiquement, travestis par l'autodérision, tirés des éditoriaux des quotidiens libéraux. Et il en va de même pour l'ensemble des autres questions. Il est par exemple tout à fait amusant que Musil fasse faire par une femme hystérique, amatrice d'art dilettante, la proposition de célébrer l'année du jubilé comme une année Nietzsche.<sup>18</sup> Mais quelques pages avant ou après, les idées de Nietzsche, les méthodes de Nietzsche apparaissent, avec ou sans référence explicite à Nietzsche, dont Musil ne se moque absolument pas, mais qu'il voit au contraire comme des éléments sérieux pour les règles éthiques de vie qu'il recherche.

Que l'auteur reste prisonnier de cette limite invisible rend ambigu l'ensemble de sa composition. En particulier le personnage principal. Celui-ci (Ulrich) doit en effet être le joueur intellectuellement honnête de ce tripot des visions du monde, sa quête honnête d'une base solide doit former un contraste qui va éclairer ironiquement la nullité, la stupidité, et la malhonnêteté des autres. Mais quel jeu joue donc pratiquement cet Ulrich contre la farce de l'« action patriotique » ? C'est surtout à la suite de différents hasards personnels qu'il en vient à participer à l'action elle-même ; il devient le secrétaire de l'aristocrate qui en est l'initiateur, et devient ainsi le secrétaire de l'action dans son ensemble.

---

<sup>18</sup> Clarisse. Ibidem, t. 1, chap. 82, p. 421.

Certes, lui-même ne prend pas trop au sérieux ce rôle qui est le sien. Il rassemble tous les documents et mémoires qui arrivent, et en réfère à son comte sous une forme ironique : « Le monde entier semble attendre de nous des améliorations dont une moitié commence par les mots *À bas !*... et l'autre par les mots *En route pour !*... J'ai ici des propositions qui vont de *À bas Rome !* à *En route pour la culture des légumes !*... Pour quoi vous déciderez vous ? »<sup>19</sup> Mais ce sabotage ironique, cette participation accompagnée de réserves et de persiflages ne signifie pas du tout que les convictions sérieuses d'Ulrich atteignent un niveau de connaissance des véritables corrélations meilleur que celui de ceux qu'il persifle et raille. Ce qui en ressort tout au plus, c'est que même ses convictions sérieuses sont pensées et exprimées avec une réserve ironique, et qu'il persifle sans cesse. Ce persiflage est cependant d'une impuissance amère. Musil en effet, en véritable artiste qui va chercher d'un personnage, une fois qu'il l'a imaginé et créé, tout ce qu'il recèle, et ne va rechercher que ce qu'il recèle, est contraint, en dépit d'une autodérision constante et de réserves ironiques, de prolonger la ligne d'évolution des idées de son héros suivant une orientation. Et cette orientation est très caractéristique, non seulement du personnage, mais aussi de Musil lui-même, car on voit clairement s'y manifester la limite de sa propre pensée, son blocage dans l'horizon du monde dont il se moque.

Dans une conversation privée importante entre les plus hautes sommités de l'Action ; Ulrich fait la recommandation suivante : « Constituer le commencement d'un inventaire spirituel général ! Nous devons faire à peu près ce qui serait nécessaire si l'année 1918 devait être celle du jugement dernier, celle où l'esprit ancien s'effacerait pour céder la

---

<sup>19</sup> Ibidem, t. 1, chap. 66, p. 326.



place à un esprit supérieur. Formez, au nom de sa Majesté, un Secrétariat mondial de l'Âme et de la Précision. Auparavant, tous les autres problèmes demeureront insolubles, ou ne seront que des faux problèmes ! »<sup>20</sup> Et plus tard, dans une des « conversations sacrées » avec sa sœur, le seul être humain qu'il aime et prend au sérieux, il explique cette proposition de la manière suivante : « Comment il faudrait s'y prendre ?... Un jour, chez notre cousine, j'ai proposé au comte Leinsdorf de fonder un Secrétariat mondial de l'Âme et de la Précision, afin que même les gens qui ne vont pas à l'Église sachent ce qu'ils ont à faire. Bien entendu, ce n'était qu'une plaisanterie : pour la vérité, il y a longtemps que nous avons créé la science ; si nous voulions exiger une institution analogue pour le reste, aujourd'hui, on nous aurait vite accusés de folie. Pourtant, tout ce dont nous avons parlé ensemble jusqu'ici nous ferait aboutir à ce Secrétariat. »<sup>21</sup> Et dans un entretien ultérieur avec les mêmes sommités de l'Action, il revient à nouveau sur cette proposition : « Vous remarquez », dit-il au comte, « que le monde a oublié aujourd'hui ce qu'il voulait hier, qu'il est la proie d'humeurs qui changent sans raison suffisante, qu'il est perpétuellement agité, qu'il n'aboutit jamais à aucun résultat... Si on s'imaginait réuni dans une seule tête tout ce qui se passe dans les têtes de l'humanité, on ne pourrait y méconnaître toute une série de phénomènes de dégénérescence bien connus que l'on met sur le compte de l'infériorité mentale... »<sup>22</sup>

Nous voyons qu'il s'agit là du parcours en automobile de la voie de la sainteté. Pour une morale d'ordre supérieur, pour une « précision fantastique », Ulrich ironise sans cesse sur la

---

<sup>20</sup> Ibidem, t. 1, chap. 116, p. 713.

<sup>21</sup> Ibidem, t. 2, chap. 10, p. 89.

<sup>22</sup> Ibidem, t. 2, chap. 37, p. 400.

morale d'aujourd'hui. Ce qu'il lui oppose, c'est justement cette seule « précision fantastique ». Musil dit à propos de ses conceptions : « La morale n'était pour lui ni domination, ni sagesse froide, c'était la totalité infinie des possibilités de vie. Il croyait à une gradation possible de la morale... Il croyait à la morale, sans croire à une morale définie. D'ordinaire, on entend par morale une somme d'ordonnances policières qui servent à maintenir l'ordre dans la vie ; comme la vie ne leur obéit même pas, elles semblent impossibles à observer strictement et par conséquent, sous cette forme piteuse, assimilables à un idéal. Mais il ne faut pas réduire la morale à cela. La morale est imagination... Et aussi que l'imagination n'est pas l'arbitraire. Si on confie l'imagination à l'arbitraire, on s'en repent. »<sup>23</sup> Par ce « secrétariat mondial de la précision et de l'âme », Ulrich veut donc par une démarche morale mettre de l'ordre dans la confusion idéologique de la période de déclin du capitalisme, et cette conception qui est la sienne – en dépit de toute autodérision – n'est pas seulement sa conviction profonde et honnête, mais aussi celle de son créateur.

Où mène ce chemin ? Nous avons vu que Musil poursuit d'une ironie amère la stupidité confuse des visions du monde des intellectuels bourgeois. Il est tout particulièrement un ennemi résolu du mépris de l'intellect et de l'exactitude, ennemi de la débauche de sentiments, de l'irrationalisme mystique, de la sanctification de la race, en un mot de tous ces courants idéologiques qui ont plus tard débouché sur le fascisme. Dans ses intentions intellectuelles, il est donc tout sauf un réactionnaire ou un obscurantiste. Et en cela, naturellement, en tant qu'intellectuel de haut niveau culturel, il méprise également les reliquats insipides de l'idéologie bourgeoise libérale. Mais comme il cherche sa voie dans ce

---

<sup>23</sup> Ibidem, t. 2, chap. 38, p. 408.

chaos et n'a pour boussole que sa « précision fantastique », il doit nécessairement atterrir à proximité du mysticisme religieux. Le fait que ce mysticisme soit athée ne change rien à l'affaire. Nous avons déjà entendu que le fameux secrétariat mondial a pour tâche, pour l'homme devenu irréligieux, de remplacer les prescriptions de l'Église, l'assujettissement de leurs actions à l'Église. Et l'aristocrate conservateur et religieux dont il est le secrétaire ne se laisse pas non plus vraiment tromper par les paradoxes ironiques d'Ulrich. Avec la juste conscience de classe d'un réactionnaire convaincu, il lui dit : « J'ai toujours pensé, d'ailleurs, qu'en vous se cachait un assez bon catholique ! » Et Ulrich de répondre : « Je suis un très mauvais catholique... Je ne crois pas que Dieu soit déjà venu, je crois qu'il peut venir à condition qu'on lui aplanisse mieux le chemin que jusqu'ici ! »<sup>24</sup> Et dans une conversation avec sa sœur, il déclare la profession de foi suivante : « Tu m'as demandé ce que je crois. Je crois que même si l'on me donnait les meilleures raisons du monde pour me prouver qu'une chose est bonne ou belle, cela me serait indifférent, et que je n'accepterais pour me diriger qu'un seul et unique critère : si la proximité de cette chose m'accroît ou me diminue...

Mais je ne peux rien prouver non plus.

Et je suis même persuadé qu'un homme qui cède à cette autre morale est perdu. Il entre dans un monde crépusculaire. Dans le brouillard et le gâchis. Dans un ennui invertébré.

Si tu retires de notre vie ce qui est sans équivoque, il ne reste plus qu'une bergerie sans loup...

Donc, je ne crois pas !

Avant tout, je ne crois pas que l'on puisse lier le Mal et le Bien comme le fait notre culture bâtarde : cela me répugne !

---

<sup>24</sup> Ibidem, t. 2, chap. 37, p. 401.

Je crois donc, et je ne crois pas !

Mais je crois peut-être que les hommes, dans quelque temps, seront les uns très intelligents, les autres des mystiques. Il se peut que notre morale dès aujourd'hui se divise en ces deux composantes. Je pourrais dire aussi : les mathématiques et la mystique. L'amélioration pratique et l'aventure inconnue ! »<sup>25</sup>

Où mène donc ce chemin ? Nous avons vu qu'au plan de la vision du monde, il conduit à une relation de bon voisinage ironique avec la réaction cultivée, de haut niveau intellectuel. Les réactionnaires intelligents comprennent fort bien que la nuance mathématique d'athéisme religieux de Musil, la création de Dieu comme occupation principale pour les intellectuels est un excellent système de protection pour le système existant. Malgré tous ses paradoxes ironiques, cet Ulrich (et son auteur) restent un soutien de la société. Ce rôle conservateur de son hyper-radicalisme intellectuel se fait jour encore plus crûment si nous jetons aussi brièvement un œil sur ses actions. Nous avons déjà vu son rôle de secrétaire de l'« action patriotique ». À côté de cela, il y a quelques aventures banales avec des femmes, égayées seulement par des commentaires ironiques. Et le mépris pour la morale contemporaine le conduit parfois à des actions de protestation. Le mépris de la morale lui rend par moments le crime et le criminel attrayants. Il lui vient ainsi une fois à l'idée de sauver le meurtrier sadique<sup>26</sup> d'une prostituée, condamné à mort. Mais même cette action, dont l'absurdité ne mérite aucun commentaire, se dissout chez lui-même dans l'ironie, et elle lui devient inconfortable et désagréable lorsqu'elle est reprise par une admiratrice hystérique. De même, il s'amuse avec sa sœur de l'idée d'une vengeance

---

<sup>25</sup> Ibidem, t. 2, chap. 12, pp. 121-122.

<sup>26</sup> nommé Moosbrugger.

contre son philistin de beau-frère qu'il déteste. Mais quand sa sœur prend cette vengeance au sérieux et falsifie le testament de son père de sorte que le beau-frère soit écarté, cette action elle-aussi se décompose dans sa tête en des réflexions ironiques et d'autodérision.

Il ne se passe donc rien. Même pas dans le cercle étroit de la vie privée. Et lorsqu'un ami de jeunesse d'Ulrich, borné, lui reproche dans une conversation que toute sa philosophie découle pratiquement du « train-train »<sup>27</sup> de la vieille Autriche, il n'est pas bien loin de la vérité. La mystique sceptique d'Ulrich (et de Musil) conduit même à une consécration théorique de la passivité. Le radicalisme idéal d'Ulrich se résume souvent dans la formule « abolir la réalité »,<sup>28</sup> c'est-à-dire dans l'exigence de figurer et de vivre la réalité telle que le fait la poésie, avec d'autres mots au nom du principe de l'opposition rigide, irréconciliable, entre interprétation et changement de la réalité, dans un refus radical des tentatives de changement comme agitation vide de sens et pleine d'esbroufe. (Dans les exemples pratiques du monde qu'il dépeint, l'appréciation de Musil est naturellement exacte.) C'est précisément dans ce rejet de toute pratique que l'hyper-radicalisme d'Ulrich se manifeste de la façon la plus particulière et la plus spécifique. Non seulement dans l'analyse et la décomposition ironique de l'agitation creuse des hommes, de l'absurdité de leur actions et de leurs pulsions, mais aussi dans les principes. « Un homme bon », dit Ulrich, « ne rend nullement le monde bon, il n'a aucun effet sur le monde ; simplement il s'en isole ! »<sup>29</sup> Et après qu'Ulrich a eu avec sa sœur une longue

---

<sup>27</sup> Walter. *Ibidem*, t. 1, chap. 54, p. 260. *Fortwurschteln* en dialecte viennois signifie *s'en tirer tant bien que mal*.

<sup>28</sup> *Ibidem*, t. 1, chap. 84, p. 436.

<sup>29</sup> *Ibidem*, t. 2, chap. 12, p. 114.

conversation mystique ironique sur le « règne millénaire », <sup>30</sup> on en vient entre eux au dialogue suivant : « "Nous vivons à une époque où la morale est en décomposition ou en convulsions. Mais, pour l'amour d'un monde qui peut encore venir, nous devons nous garder purs !" »

– "Crois-tu que cette pureté aura la moindre influence sur sa venue ?" fit Agathe.

– "Non, je ne le crois malheureusement pas. Je crois tout au plus ceci : que si les hommes qui en ont conscience n'agissent pas justement, il est sûr que ce monde ne viendra pas et que la décadence ne pourra plus être arrêtée !"

– "Et qu'en auras-tu de plus que les choses aient changé ou non dans cinq cents ans ?"

Ulrich hésita. "Je fais mon devoir, comprends-tu ? Peut-être comme un soldat." » <sup>31</sup>

Où mène donc ce chemin ? Nous pensons que la réponse n'est pas trop difficile : tout droit vers une belle chambre du *Grand Hôtel de l'Abîme*. Tout le déploiement d'énergie intellectuelle, morale, et littéraire, celle de Musil dans ce roman qui synthétise en idée et en composition littéraire les efforts de toute sa vie, ne sert qu'à maintenir l'intelligentsia, désespérée par la crise culturelle et qui se trouve au début de sa dissolution par la culture capitaliste, dans un désespoir fait de narcissisme et d'autosatisfaction, à lui apprendre à s'installer au bord de l'abîme, et à regarder avec condescendance tous leurs camarades bornés de classe sociale qui ne peuvent pas se propulser sur le sommet de ce pessimisme ironique quiétiste, qui ne se contentent pas en « restant purs » d'aider à l'avènement du « règne millénaire » – auquel eux-mêmes ne croient pas.

---

<sup>30</sup> *Das tausendjährige Reich* désigne aussi le III<sup>ème</sup> Reich d'Hitler qui devait durer 1000 ans.

<sup>31</sup> Ibidem, t. 2, chap. 30, p. 329.

C'est un destin tragi-comique pour Musil que, lui qui déteste tant la débauche de sentiments de l'intelligentsia décomposée, qui pendant toute son activité littéraire s'est violemment gardé d'offrir des passe-temps intellectuels pour oisifs, il n'offre pourtant objectivement rien d'autre qu'un amusement pour parasites. Il considère la danse macabre des visions du monde qu'il dépeint avec un sérieux amer et un tragique amer. Ce n'est pas sa faute individuelle si ce qu'il a conçu comme une grande « tragédie cosmique » du présent est devenu objectivement un jazz-band intellectuel du *Grand Hôtel de l'Abîme*. Car dans les limites invisibles de sa problématique, Musil se situe au plus haut niveau atteignable par sa couche sociale, tant au plan de la maîtrise intellectuelle et artistique de son sujet qu'en termes d'honnêteté et de sincérité subjectives de ses convictions. Ce niveau relativement élevé de sa production fait de son œuvre un exemple intéressant de la situation intellectuelle d'une certaine partie de l'élite de l'intelligentsia allemande. Et d'un autre côté, ce niveau relativement élevé de sa production précisément fournit une mesure de la profondeur de la crise culturelle de la bourgeoisie d'aujourd'hui, de la profondeur du niveau qu'a atteint le processus général de déclin de sa classe sociale. C'est en effet une tâche facile que de mettre en évidence ce processus de déclin en regardant la production moyenne des auteurs contemporains ; il est là tout à fait évident. Mais là où tous les détails sont vraiment bien élaborés, intellectuellement comme artistiquement, on voit avec une clarté presque surprenante là où a déjà conduit ce processus de déclin. Ce n'est pas dans le désespoir, ni dans l'autodissolution des visions du monde que se situe ce bas niveau. La littérature bourgeoise a déjà depuis longtemps produit des œuvres dont la tendance de fond était l'annihilation de tous les points de vue et prises de position

possible de la classe dominante. Citons seulement *Bouvard et Pécuchet*, *La tentation de Saint Antoine* de Flaubert, *Le canard sauvage* d'Ibsen <sup>32</sup> comme exemples particulièrement expressifs de ces tendances au désespoir. Mais Flaubert et Ibsen étaient vraiment et honnêtement désespérés par leur classe sociale, ils ont vraiment et honnêtement détesté leur classe et son idéologie, ils ont vraiment et honnêtement cherché la voie pour en sortir, et leur désespoir est profond et émouvant parce qu'il recèle au fond un effort désespéré et vain pour se dissocier de leur classe sociale détestée, pour s'élever au-dessus de son horizon. La tendance parasitaire comme tendance générale de fond de la période impérialiste – comme Lénine l'a montré <sup>33</sup> – se voit, dans notre cas en ce que d'un côté, la décomposition objective de l'idéologie de classe est beaucoup plus avancée, que la lutte de classe est devenue beaucoup plus impétueuse, et qu'ainsi, une possibilité beaucoup plus grande est objectivement donnée à chacun de sortir des limites étroites de l'horizon bourgeois. Mais le parasitisme se manifeste aussi dans le fait que l'autocritique de la décomposition, l'incroyance à l'idéologie de leur propre classe, le dégoût et le mépris pour la forme de leur société perdent en puissance et en expressivité, qu'ils s'intègrent avec une ironie d'autosatisfaction dans le système qu'ils méprisent, et s'inventent une idéologie qui leur permet, en dépit de tout le mépris pour leur propre classe une tolérance tranquille pour la perpétuation de sa domination et pour la putréfaction que cette perpétuation entraîne. On sauve sa conscience intellectuelle et morale par une critique

---

<sup>32</sup> Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet* [1881], Paris, Le livre de Poche, 1999, *La tentation de Saint Antoine* [1874], Paris, Gallimard Folio, 2006. Henrik Ibsen, *Le canard sauvage*, [1884] trad. Régis Boyer, Paris, GF Flammarion, 1999

<sup>33</sup> Dans *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*, chap. VIII, Moscou, Éditions en langues étrangères, 1947, p. 124.



ironique radicale, mais on en reste à cette ironie. Dans les premières années de l'après-guerre, Thomas Mann a écrit un roman de vision du monde parasitaire quelque peu similaire, *La Montagne Magique*, même s'il n'est pas à la hauteur intellectuelle de Musil. Là aussi, les différentes visions du monde bourgeoises se dissolvent réciproquement en un néant. Mais Thomas Mann est encore un idéologue conscient de la bourgeoisie : à la décomposition intellectuelle générale et multiple il oppose le simple « maintien », taciturne, du simple bourgeois, et fait guérir moralement ses héros, démoralisés par d'interminables discussions stériles, dans le « bain d'acier » de la guerre mondiale. Chez Musil, la décomposition est encore bien plus avancée. À ses yeux, rien de ce qui est bourgeois n'a déjà plus de valeur positive, mais c'est justement de ce désespoir qui décompose tout qu'il puise ses arguments – mystiques sceptiques – sur l'existant tant méprisé. Pour le monde bourgeois qu'il voit et tel qu'il le voit, reste encore en suspens la question : avec quelles idéologie critique ou rebelle s'adapte-t-on pratiquement à l'existant ; et donc le dilemme, est-ce que cette adaptation s'accomplit sous des formes philistines ou pathologiques, dans quel mélange d'auto-illusion consciente et inconsciente. L'honnêteté subjective tant personnelle que littéraire de Musil n'est pas en cause, mais son œuvre n'est rien d'autre qu'une sophistique maîtrisée avec de remarquables moyens ; « Dans tout ce que nous disons, nous sommes trop loin de compte ! »<sup>34</sup>



---

<sup>34</sup> Robert Musil, *L'homme sans qualités*, op. cit., t. 2, chap. 11, p. 97.

*Extraits des lettres de Georg Lukács à Cesare Cases.*

Cher Cases,

le 15 mai 1964.

Je réponds avec un peu de retard à votre aimable carte. Mais c'est de votre faute, car votre petit essai sur Musil m'a extrêmement intéressé, et il me fallait y répondre en détail. Je trouve qu'il est très dommage que vous ayez inséré votre opinion sur le roman de Musil, en peu de pages (surtout les p. 272-273), dans une polémique ironique. Je trouve en effet que vous avez, au fond, touché là le cœur critique de cette question, et je vous écris principalement pour vous inciter à écrire sur ce sujet un essai de principe approfondi. Le fait que votre idée de base soit extrêmement simple témoigne de sa vérité. Ce que l'on a en général vu chez Musil comme crise du vieux roman est justement la crise interne de l'écrivain Musil, son incapacité à maîtriser un grand sujet d'époque. Et je crois aussi que là, vous en avez trouvé la clef. Le projet originel est une critique de l'Autriche d'avant la première guerre mondiale. Pour cela, Musil a eu des expériences vécues et certaines capacités, et il était en soi possible que naisse une œuvre autrichienne parallèle à *La Montagne magique*. Et vous avez tout à fait raison de penser que c'est le fascisme qui a fait déraiser Musil hors de cette trajectoire. C'est à la suite de cela que sont nés les problèmes insolubles dans la construction du roman. Si ce chaos a un parallèle littéraire véritable, c'est – également un phénomène autrichien – le mutisme de Karl Kraus<sup>35</sup> lors de l'avènement d'Hitler. Sauf que cela fut chez Kraus un geste sans ambiguïté, certes pas simple à déchiffrer, tandis que chez Musil il est resté un tas de décombres. Ce qu'il y a en l'occurrence d'intéressant, et vous y faites aussi allusion,

---

<sup>35</sup> Karl **Kraus** (1874-1936), écrivain, dramaturge, poète, essayiste autrichien, mais surtout pamphlétaire dans sa revue *Die Fackel* [La torche].

c'est qu'il y a eu une bifurcation entre un antifascisme d'un publiciste théorique, et un tournant simple dans une vie intérieure sans fond.

En ce qui concerne votre conception, importante à mon avis. La seule chose importante, c'était de comprendre cette affaire, non seulement comme effondrement de l'écrivain Musil, mais aussi comme un phénomène autrichien. Sur la première question, j'ai fait une remarque dans mon *Esthétique*,<sup>36</sup> où je cite un aveu de Musil sur son incapacité à une véritable figuration. (Naturellement, cette incapacité va être interprétée par la théorie de la littérature d'aujourd'hui comme un avantage, comme un signe de la nouveauté, de l'avant-gardisme.) Je voudrais donc énoncer quelques idées décousues sur ce qui est spécifiquement autrichien et cela m'intéresserait à ce propos de savoir comment vous vous situez à ce propos. La première idée est la sympathie toujours et encore dominante dans l'intelligentsia autrichienne pour ce qu'on appelle le Joséphisme ;<sup>37</sup> on peut même observer cette sympathie inconsciemment insurmontée chez des marxistes autrichiens comme Ernst Fischer,<sup>38</sup> pensez à sa prise de position totalement acritique sur Grillparzer.<sup>39</sup> De manière souterraine, cette sympathie vit également chez Musil – malgré toute son ironie contre l'Autriche (je crois que l'on pourrait même la mettre en évidence chez Karl Kraus). Il en résulte un respect tout

---

<sup>36</sup> Georg Lukács, *Die Eigenart des Ästhetischen* [La spécificité de la sphère esthétique], Œuvres, t. 11 et 12, Berlin et Neuwied, Luchterhand, 1963. Cf. t. 11, pp. 694-695.

<sup>37</sup> Le Joséphisme (mot qui vient de l'empereur Joseph II) désigne dans le Saint-Empire Romain Germanique, la subordination systématique des affaires sociales à l'administration de l'État d'après les principes de la Raison tels qu'on les comprenait à l'époque des Lumières.

<sup>38</sup> Ernst **Fischer** (1899-1972) écrivain et homme politique autrichien. Il adhère au KPÖ en 1934. *La nécessité de l'art*, Paris, Éditions Sociales, 1965.

<sup>39</sup> Franz **Grillparzer** (1791-1872) dramaturge autrichien.

particulier pour l'existant, une attitude non-révolutionnaire à son égard. Il était possible à l'allemand Thomas Mann de surmonter intérieurement son prussianisme fédéricien après la première guerre mondiale, car le lien à son égard était un lien plus violent, plus romantique, et moins « organique ». L'autre point de vue est le néo-positivisme. Ce n'est certainement pas un hasard si l'Autriche, de Mach à Carnap et Wittgenstein,<sup>40</sup> a été le pays d'origine du néo-positivisme. Musil lui-aussi était largement néo-positiviste. Certes avec la nuance particulière – que l'on peut aussi trouver dans le *Tractatus* de Wittgenstein – d'un mélange polaire de néo-positivisme et de mysticisme. Cette position sépare très nettement Musil de l'irrationalisme allemand, pensez à sa description ironique caustique du personnage de Klages.<sup>41</sup> Mais il en résulte une impasse encore plus grande, encore plus désespérée. Et c'est là que je vois la clef de la raison pour laquelle Musil, lors de l'avènement du fascisme, ait dû se réfugier dans un « mysticisme exact. » (...)

---

<sup>40</sup> Ernst **Mach** (1838-1916), physicien et philosophe autrichien. Ses conceptions idéalistes ont été vivement critiquées par Lénine dans son ouvrage *Matérialisme et Empiriocriticisme*, Œuvres t. 14.

Rudolf **Carnap** (1891-1970), philosophe allemand naturalisé américain en 1941. Il est membre du cercle de Vienne où il rencontre Wittgenstein. Il est le plus célèbre représentant du positivisme logique.

Ludwig **Wittgenstein** (1889-1951), philosophe autrichien, puis britannique. Auteur du *Tractatus logico-philosophicus*.

<sup>41</sup> Ludwig **Klages**, (1872-1956), philosophe allemand de la nature et de la vie, psychologue et fondateur de la graphologie scientifique.

Le 15 août 1964.

Vos remarques sur la littérature autrichienne sont très intéressantes et justes. Le contraste avec l'Allemagne est certainement une approche décisive, et vous touchez aussi tout à fait juste, en ce que Nestroy a eu raison contre Hebbel et Hebbel contre Stifter.<sup>42</sup> Les motifs de cette relation complexe, inégale et contradictoire entre les évolutions allemande et autrichienne sont tout à fait multiples. Je voudrais à ce propos mentionner à nouveau la tradition du josphisme en Autriche, à l'opposé du prussianisme. À cela s'ajoute la particularité du système autrichien de gouvernement : un absolutisme tempéré d'incurie, comme on le dit d'habitude depuis longtemps. Enfin le fait que Vienne était vraiment une grande ville, tandis qu'en Allemagne, avant le développement de Berlin après la guerre franco-allemande, il n'y avait rien de semblable. Cela a pour conséquence qu'en Allemagne, tout esprit populaire ou presque a un arrière-goût provincialiste, tandis qu'en Autriche, des personnages comme Nestroy sont possibles. (...)



---

<sup>42</sup> Johann **Nestroy** (1801-1862) acteur, chanteur et dramaturge autrichien.  
Christian Friedrich **Hebbel**, (1813-1863) poète et un dramaturge allemand.  
Adalbert **Stifter** (1805-1868), écrivain, peintre et professeur autrichien.